

John Cowper POWYS
L'ART D'OUBLIER LE DÉPLAISIR
Traduction par Marie-Odile Fortier-Masek
Corti, Paris, 2007 (1928)

Il était une fois trois sœurs. Marie, l'aînée a été la secrétaire fidèle et la correctrice de Louis-Ferdinand Céline. La seconde Jeanne fut une peintre proche de Jean Dubuffet et est connue sous le nom de Jeanne Laganne. La dernière Renée fut philosophe et mathématicienne. Ce que j'ignorais, c'est que Marie fut aussi traductrice. Et en particulier de l'autobiographie de John Cowper Powys (1872-1963) dont elle avait envoyé un exemplaire à Gaston Bachelard qui fit un retour élogieux, et de la traduction et de l'auteur : « *on apprend plus en lisant un livre de Powis qu'en lisant une bibliothèque de psychologue.* » !¹ Je n'ai pas résisté à une telle recommandation... Et je ne le regrette pas.

L'art d'oublier le déplaisir n'est, dans ce volume, que le premier texte d'un ensemble apparemment hétérogène. Le second en effet est davantage une critique littéraire de Henry Longfellow, poète américain dont je ne sais rien mais qui semble allier le meilleur de l'imaginaire et le pire de la banalité. Dans cette critique littéraire, J C Powys développe une mise en pratique de ce qu'il appelait l'« analyse dithyrambique »² ! ... Un dernier texte, très sensible, « *le vent qui fait frissonner les herbes* », est une jolie métaphore de l'impermanence et de la fragilité de nos vies humaines, bien dans la veine philosophico-poétique de John Cowper.

Quant à *l'art d'oublier le déplaisir*, c'est plutôt un rappel du tragique de notre existence. Si nous regardions en face toutes les horreurs, douleurs, infamies, violences qui secouent le monde, cela nous rentrait le pessimisme inévitable et la vie insupportable. L'idée est donc qu'il faut se protéger de cela car être en vie est une chose extraordinaire. Comment ne pas sombrer dans le désespoir ? En faisant tout notre possible pour oublier. Oublier quoi ? Le mot n'est pas dit, et c'est en quelque sorte un tour de force que de ne pas l'écrire, c'est de la mort qu'il s'agit, de notre mort qui, comme on sait, est comme le soleil, impossible à regarder en face.

Oublier devient alors un acte volontaire, pas une inattention distraite. Comme toujours si oublier c'est ne penser qu'à ce qu'il faut justement ne pas penser, l'échec est assuré. C'est donc se tourner vers les détails heureux de la vie, ces petites choses si facilement négligeables qui tissent pourtant au quotidien le plaisir d'exister. En particulier le contact avec la nature, un contact contemplatif, sans rapport d'appropriation. Nous connaissons tous, souhaitons-le en tout cas, ces moments de sentiment « océanique » comme l'écrivait Romain Rolland à Freud³, c'est-à-dire ces moments où face à l'infini d'un ciel étoilé ou l'immensité d'un océan mouvant, nous éprouvons ce « *libre jaillissement vital* »⁴ en nous-mêmes, nous nous sentons reliés à ce Tout et non plus être un élément solitaire abandonné à lui-même. Relier n'est-il pas le verbe à l'origine du mot religion ? Mais une religion « naturelle », primitive, sensible, sans une mise en forme dogmatique d'une quelconque Église. Ce qui pourrait être un animisme commun à tous les êtres vivants, par-delà les frontières et les différences.

« Je n'ai pas besoin d'agir pour me sentir exister » me disait une de mes patientes. Le rêve de passer sa vie à regarder passer les nuages, sans rien troubler de l'ordre spontané des choses. Remplacer la soif de pouvoir, l'hubris, par la contemplation heureuse et tranquille de la plus petite parcelle de beauté du monde.

Le sentiment esthétique serait-il ainsi un au-delà du bien et du mal, remplaçant avantageusement et pacifiquement notre besoin de transcendance par une immanence acceptée ?

¹ Toutes ces informations sont tirées d'un article du Bulletin célinien publié par Marc Laudelout. N°469 de janvier 2024. Jean-Paul Damaggio, « *les sœurs Canavaggia et Céline* » pp 7-20.

² Cf. Pierrick Hamelin, Goulven Le Brech. *John Cowper Powys, une philosophie de la vie.* Les Perséides édition, Rennes, 2012, p 19.

³ Freud qui ne semblait pas le ressentir d'ailleurs !

⁴ Lettre de Romain Rolland à Freud du 5 décembre 1927